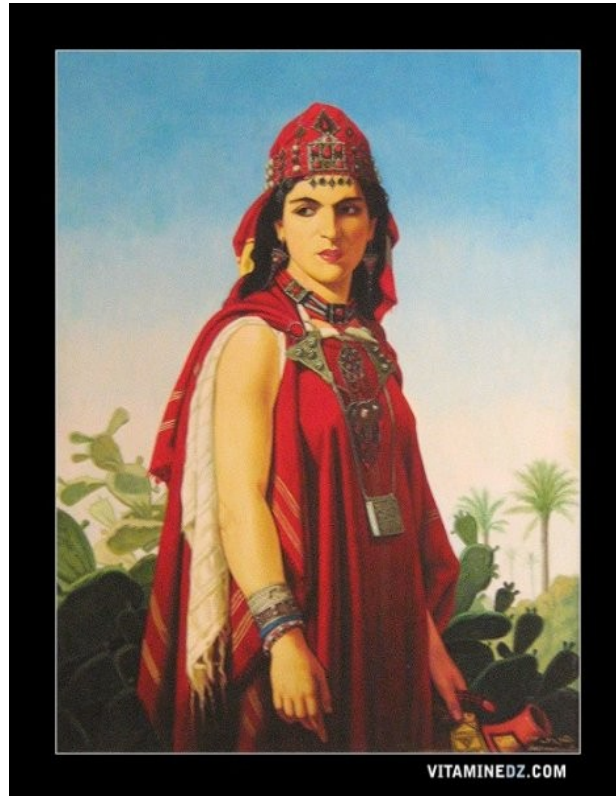


MATRIARCAT BERBERE

Amazigh, kabyles, touaregs, maures, libyens, numides, guanches...

Matri-arcat : mater familias / matria potestas (ne pas confondre avec la gynarchie).

Le matriarcat n'est pas la soumission de l'homme, mais la négation juridique du père.



Dans les sociétés berbères, la femme est l'égale de l'homme. Les femmes détiennent un pouvoir absolu à l'intérieur de la tente. Depuis les invasions arabes, les berbères pratiquent un islam extrêmement tolérant, mêlé d'animisme. Hérodote (484-425 av. J.-C.) dit que les *Maxyes* — les Berbères — prétendent descendre des Troyens.

Tanit, la déesse-mère des berbères

Dans l'antiquité, les carthaginois (patriarcaux) ne sont pas des berbères (matriarcaux), mais des colons phéniciens (proto-hébreux). Tanit est une déesse d'origine berbère, chargée de veiller à la fertilité, aux naissances et à la croissance. Elle était la déesse tutélaire de la ville de Serepta et son culte prit de l'ampleur à Carthage où elle était nommée Oum.

A l'avènement du patriarcat (phéniciens), elle fut, semble-t-il, épousée de force par le dieu Ba'al Hammon. Selon leurs ennemis romains, les carthaginois pratiquaient en leur honneur le sacrifice par le feu (holocaust / molk) de tous les premiers nés.

Déesse berbère de la fécondité, protectrice de tous les héros, les grecs en ont fait leur Athéna. Son attribut est le Delta symbolisant l'utérus de la femme enceinte, d'où son nom. Une tête de bélier la surplombe, symbole du rite agraire de la terre. Les 3 angles du deltas et les 2 cornes ont été récupérés par la suite, pour en faire une protection contre tout, et surtout contre le mauvais œil des superstitieux, ce qui lui donne aujourd'hui la forme d'une main, **la main de Fatma**.

Touaregs, libyens, amazigh & amazones :

Libye est le nom donné à l'Afrique connue par les anciens grecs, d'après le nom de la tribu berbère des *Libou*. *Ifrikyā* est le nom donné à l'Afrique par les arabes, d'après le nom de la tribu berbère des *Ifri*. Les Touareg sont les descendants des Libyens dont parle Hérodote (géographe grec du Ve siècle av-JC), qui avaient leurs femmes en commun, qui ne demeuraient pas avec elles, et dont les enfants étaient élevés par les mères. Selon les récits de l'Antiquité, relatant les informations collectées pendant ses voyages en Afrique du Nord, les Libyens se disaient descendre des Troyens, par ailleurs le terme de « *Maxies* » était utilisé par les Africains pour se dénommer. Ils prétendaient que Minerve était la fille adoptive de Jupiter, car ils ne pouvaient admettre qu'un homme engendrât sans le secours de l'autre sexe : les femmes seules étaient capables d'un tel miracle.

Selon l'historien Diodore de Sicile, les amazones (*amazigh* ?) africaines viennent de Libye. Elles avaient disparu bien avant la guerre de Troie alors que celles de Thermodon en Asie Mineure étaient en pleine expansion. Les Gorgones contre lesquelles avait combattu Persée étaient elles aussi originaires de la Libye. D'après certains mythologues, Artémis d'Éphèse est une divinité libyenne que l'on peut rattacher aux Amazones de Libye. Cette déesse symbolise la fertilité comme ce fut le cas pour le palmier ; alors on suspendait des grosses dattes en or sur la statue de la déesse et que l'on prenait pour des seins.

Chez les Touaregs, la femme jouit d'un statut privilégié et le matriarcat est de règle. Le système social Touareg conserve de nombreux usages du matriarcat : *filiation par la mère, rôle de l'oncle maternel, partage de la propriété et de l'héritage...* Les Touareg ne possèdent qu'une parenté, la parenté utérine : la généalogie est féminine. Le Targui connaît sa mère et la mère de sa mère, mais ignore son père. L'enfant appartient à la femme et non au mari ; c'est le sang de celle-ci et non celui de son époux qui confère à l'enfant le rang à prendre dans la tribu et dans la famille. Ainsi donc, n'est retenue que la descendance féminine. La notion de «père» est secondaire dans leurs récits traditionnels. Les tribus Touaregs se revendiquent tous de grandes femmes-ancêtres légendaires.

S'il est un point sur lequel la société targuie diffère de la société arabe, c'est par le contraste de la position élevée qu'y occupe la femme comparée à l'état d'infériorité de la femme arabe. Non seulement chez les Touareg la femme est l'égale de l'homme, mais encore elle jouit d'une condition préférable. Elle dispose de sa main, et dans la communauté conjugale elle gère sa fortune, sans être forcée de contribuer aux dépenses du ménage. Aussi arrive-t-il que, par le cumul des produits, la plus grande partie de la fortune est entre les mains des femmes. Anciennement, lorsqu'il s'agissait de distribution territoriale, les terres attribuées à chaque famille étaient inscrites au nom de la mère. Le droit berbère accorde aux femmes l'administration de leurs biens ; à Rhât, elles seules disposent des maisons, des jardins, en un mot de toute la propriété foncière du pays.

La femme targuie est monogame, elle a imposé la monogamie à son mari, bien que la loi musulmane lui permette plusieurs femmes. Elle est indépendante vis-à-vis de son époux, qu'elle peut répudier sous le plus léger prétexte : elle va et vient librement. Ces institutions sociales et les mœurs qui en découlent ont développé extraordinairement la femme targuie ; *"son intelligence et son esprit d'initiative étonnent au milieu d'une société musulmane"*. Elle excelle dans les exercices du corps ; à dos de dromadaire, elle franchit cent kilomètres pour se rendre à une soirée ; elle soutient des courses avec les plus hardis cavaliers du désert. Elle se distingue par sa culture intellectuelle : les dames de la tribu de Jmanan sont célèbres par leur beauté et leur talent musical ; quand elles donnent des concerts, les hommes accourent des points les plus éloignés, parés comme des mâles d'autruches. Les femmes des tribus berbères chantent tous les soirs en s'accompagnant sur le rebâza (violon) ; elles improvisent : en plein désert, elles font revivre les cours d'amour de la Provence.

La femme mariée est d'autant plus considérée qu'elle compte plus d'amis parmi les hommes ; mais, pour conserver sa réputation, elle n'en doit préférer aucun. *"L'amie et l'ami, dit-elle, sont pour les yeux et pour le cœur et non pour le lit seulement, comme chez les Arabes"*. Mais les nobles dames targuies ne sont point obligées de mettre leur conduite en contradiction avec leurs sentiments. Le mariage des Touareg n'est pas indissoluble, les couples peuvent se désunir facilement et les femmes convoler à de nouvelles unions.

Les maures (Mauritanie) :

En Mauritanie, les femmes sont maîtresses des affaires familiales. Le mari apporte en dote la grande tente familiale, mais sa présence y est interdite si son épouse en est absente. **Contrairement aux autres pays islamiques, plus une femme mauritanienne change de mari, et plus son prestige est grand.** Elle peut divorcer pour le moindre prétexte, si par exemple elle ne s'estime pas assez gâtée par son mari.

Les guanches (îles Canaries) :



La reddition des rois guanches par Alonso Fernández de Lugo (Tenerife)

Les Guanches (berbère *Igwanciye*n) sont les premiers habitants connus des îles Canaries. Leur culture a disparu en tant que telle, mais a laissé quelques vestiges. Ils cultivaient le blé et vivaient dans des villes. Ils avaient des rois, des prêtres et une noblesse, **ils adoraient une divinité féminine, édifiaient des pyramides et embaumaient leurs morts**. Ils étaient blonds aux yeux bleus et très grands. Les Guanches étaient des hommes de plus de deux mètres, à la peau claire, vivant de l'élevage et de l'agriculture avant la venue des colons espagnols.

Eux aussi matriarcaux, la chasteté monogamique n'y était point une vertu. **La femme était au contraire honorée d'après le nombre de ses amants**, qui se succédaient à jours fixes, ou qui cohabitaient avec elle pendant une révolution lunaire. L'absence de toute trace d'une pénétration de l'islam parmi les populations qui vivaient là à l'arrivée des Espagnols laisse penser qu'il s'agirait de la plus lointaine migration vers l'ouest de Berbères survenue entre l'époque de Plin l'Ancien et la conquête musulmane du Maghreb du VIIe au IXe siècle. Bien que redoutables guerriers, la quasi totalité des Guanches périrent massacrés en résistant à la conquête espagnole, la plupart des survivants furent vendus comme esclaves, beaucoup aussi embrassèrent de force la foi catholique et s'unirent par mariage aux conquérants. Les différents peuples Guanches disparurent, ainsi que leurs langues et leur culture.

Femmes guerrières :

Les femmes jouent le principal rôle dans les légendes du pays. Le même phénomène s'observe dans la Grèce homérique. A différentes reprises, elles ont exercé le commandement. Une d'elles, la Kahina, au commencement du VIII^e siècle, réunit sous sa domination les tribus berbères et fut l'héroïne de la résistance nationale contre l'invasion des conquérants arabes, qui ne réussirent à s'emparer du littoral de l'Atlas qu'après sa mort. Elle tomba les armes à la main, tuée par le général arabe Hassan. Aussi, la tribu des Jhéhaouen était gouvernée par une femme, une Cheikha.



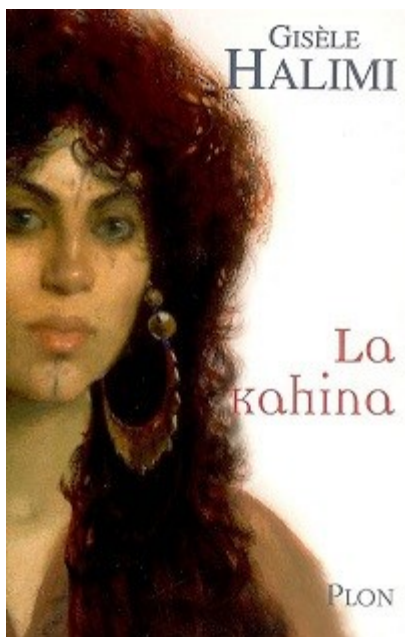
Aujourd'hui encore les femmes qui se distinguent par leurs talents sont admises aux conseils de la tribu. De même, *Lalla Fatma N'Soumer* (1830 – 1863), fut une personnalité algérienne célèbre de la résistance des Zouaouas (ancienne et puissante confédération tribale de la haute Kabylie) contre la conquête de l'Algérie par la France dans les années 1850.

Appelée « *la Jeanne d'Arc du Djurdjura* » par les militaires français, elle prit les armes contre les troupes coloniales, assista aux combats et joua un grand rôle dans le moral de ses combattants.

La reine Tin Hinan :



Tin Hinan est l'ancêtre légendaire des Touaregs nobles du Hoggar. Il s'agit d'une femme de légende, que l'on connaît aujourd'hui à travers la tradition orale touarègue qui la décrit comme «une femme irrésistiblement belle, grande, au visage sans défaut, au teint clair, aux yeux immenses et ardents, au nez fin, l'ensemble évoquant à la fois la beauté et l'autorité». Son nom veut dire en tamachek, "celle qui se déplace" ou "ou celle qui vient de loin".



Au VII^e siècle, Dihya (en arabe : sage, stratège), ou la Kahina ("sorcière" en arabe), reine guerrière berbère, qui unifia les tribus amazigh pour résister aux invasions islamiques. Elle gagna de nombreuses batailles et mis en échec les musulmans pendant cinq ans. Païenne, elle ne fut jamais mariée, eut des amants et des enfants hors mariage. Dihya, Tadmayt ou encore Tadmud pourrait signifier tout simplement "La belle gazelle".

Cette cheffe de guerre unifia les tribus berbères de l'Ifrikiya : de la Méditerranée au Sahara, de l'actuelle Tunisie jusqu'à l'actuelle Algérie. Cette unification n'a jamais eut d'équivalent jusqu'à aujourd'hui. En 697, elle écrase l'armée d'Ibn en Nu'man près de l'Oued Nini, à 16 km d'Aïn al Bayda (est de l'Algérie). Les troupes imazighen font tant de victimes que les musulmans appelèrent le lieu "Nahr Al Bala", ce qui se traduit par "la rivière des souffrances".

"Cinq ans pendant lesquels la Kahina règne sur toute la région. Elle administre, elle juge, elle protège. Les guerriers et les chefs de tribus reconnaissent ses qualités de stratège. Ils font allégeance à cette femme immensément belle dont le regard fascine, cette cavalière Amazigh (Amazone?) hors pair qui combat au milieu des siens, les armes à la main." - Gisèle Halimi

Connue pour sa grande générosité, elle a libéré tous ses prisonniers arabes, sauf un, Yésid ou Khaled. Elle adopta ce dernier en faisant le signe de l'allaitement, selon l'ancien rite matriarcal berbère. Il devient certainement son esclave, mais aussi son amant, et ils tombent amoureux l'un de l'autre. Vaincue et traquée, elle se réfugie avec ses partisans dans l'arène Romaine d'El Jem (dans l'actuelle Tunisie), et y résista durant quatre ans. Selon la légende, elle fut trahie par son jeune amant arabe qui la poignarda et envoya sa tête embaumée au chef des armées ennemies.

Certains pensent que "Kahina" veut dire "Sorcière", probablement parce qu'elle n'était pas mariée, avait des amants et des enfants hors mariage, caractéristiques typiques des sociétés matriarcales. C'est le nom que lui aurait affublé les arabes apportant l'Islam en Afrique : du verbe "kahin", peut-être aussi à l'origine du nom "Caïn", le frère d'Abel. D'autres pensent que le mot arabe pour dire sorcière est "sahira". "kahina" signifierait alors "prêtresse". En effet, on raconte qu'elle était prêtresse païenne : elle pratiquait la magie, invoquait les esprits, célébrait les rituels amazigh, croyait aux dieux amazigh et allait souvent se recueillir au Medracen. En Algérie, le Medracen est le tombeau des anciens rois Numides (III^e siècle avant JC), un royaume antique berbère. D'autres pensent aussi que "Kahina" était le titre donné à toutes les reines-prêtresses de sa dynastie. Bien avant l'Islam, les Kahinas auraient tenu tête aux romains et aux carthaginois.



Propos allégués à la Kahina :

"Ils s'étonnent de vous voir dirigés par une femme. C'est qu'ils sont des marchands d'esclaves. Ils voilent leurs femmes pour mieux les vendre. Pour eux, la plus belle fille n'est que marchandise. Il ne faut surtout pas qu'on la voie de trop près. Ils l'enveloppent, la dissimulent comme un trésor volé. Il ne faut surtout pas qu'elle parle, qu'on l'écoute. Une femme libre les scandalise, pour eux je suis le diable. Ils ne peuvent pas comprendre, aveuglés par leur religion."

← Statue de Kahena à Baghaï dans les Aurès en Algérie.